

« La cause du salut éternel »
(He 5, 8-9)
Homélie du 5^{ème} dimanche Carême B

Frères et sœurs, « *Nous voudrions voir Jésus !* », telle est la requête qu'adressent des païens d'origine grecque à l'apôtre Philippe. Et, comme le suggère la fin de l'évangile de ce jour, dans cette requête Jésus perçoit celle de tous les hommes qui lèveront les yeux vers le serpent d'airain élevé de terre afin d'être sauvé, comme nous l'enseignaient les lectures de dimanche dernier. Et cette requête provoque en Jésus une grande joie : « *Elle est venue l'heure où le Fils de l'Homme va être glorifié* ». Mais, tout de suite, cette joie est mêlée d'une grande angoisse : « *Maintenant mon âme est bouleversée. Que vais-je dire ? Père, sauve-moi de cette heure !* ». Jésus sait, en effet, que pour attirer tous les hommes à lui, il lui faut être élevé de terre, c'est-à-dire mourir en croix, de ce supplice atroce que constitue la crucifixion.

Jésus nous dévoile ainsi toute la vérité de son humanité. Il ne fait pas semblant, il est véritablement homme et connaît l'angoisse de la condition humaine quand elle est confrontée aux situations les plus extrêmes. Les évangiles en témoignent. Au jardin des Oliviers, il confie à ses apôtres : « *Très triste est mon âme jusqu'à mourir !* » (Mt 26, 38) et nous voyons « *sa sueur devenir comme des gouttes de sang qui tombaient sur la terre* » (Lc 22, 44), ce qui, biologiquement, est la manifestation d'une angoisse de très grande ampleur. Et sa prière est d'abord de demander à son Père de lui épargner cette situation, comme aujourd'hui : « *Père, sauve-moi de cette heure !* » pour ensuite se résoudre à accepter cette coupe, comme au jardin des Oliviers : « *Mon Père, si c'est possible, que passe loin de moi cette coupe ; cependant, non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux !* » (Mt 26, 39) et encore : « *Mon Père, s'il n'est pas possible pour ceci de passer, sans que je le boive, que soit ton vouloir !* » (Mt 26, 42). Et l'épître aux Hébreux que nous venons d'entendre nous le confirme : « *Pendant les jours de sa vie dans la chair, il offrit, avec un grand cri et dans les larmes, des prières et des supplications à Dieu qui pouvait le sauver de la mort* » (He 5, 7).

Mais cette épître aux Hébreux nous révèle également un grand mystère : « *Bien qu'il soit le Fils, il apprit par ses souffrances l'obéissance et, conduit à sa perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel* » (He 5, 8-9). Le but de ces souffrances atroces était donc d'apprendre au Fils « l'obéissance », afin de le mener à une perfection qui lui permette d'être la cause du salut éternel pour ceux qui lui obéissent. Comme nous sommes loin de la conception, qui a prévalu un certain temps, d'un Dieu en colère qui infligerait à son Fils des souffrances pour se venger des offenses et des péchés des hommes. Comme l'affirmait, par exemple, Bossuet dans un de ses sermons prononcé devant la Cour le vendredi saint de l'année 1660, en parlant de Dieu le Père : « *Il rejetait son Fils, et il nous ouvrait ses bras ; il le regardait en colère, et il jetait sur nous un regard de miséricorde... Sa colère se passait en se déchargeant ; il frappait son Fils innocent luttant contre la colère de Dieu. C'est ce qui se faisait à la Croix ; jusqu'à tant que le Fils de Dieu, lisant dans les yeux de son Père qu'il était entièrement apaisé, vit enfin qu'il était temps de quitter le monde* ».

En réalité, il s'agit de tout autre chose. Il fallait, en effet, que le Christ, en vivant de l'intérieur, toutes les situations que nous sommes appelés à connaître, puisse réaliser une mutation dans notre condition de pécheurs, où nous sommes privés de la gloire de Dieu, en y introduisant une nouvelle manière de penser et de vivre, conforme à celle voulue par Dieu le Père. Tout le programme de la vie terrestre du Christ est contenu dans cette parole : « *Pour eux, je me sanctifie moi-même, afin qu'ils soient eux aussi sanctifiés en vérité* » (Jn 17, 19). Le Christ a donc fait l'expérience de notre condition humaine, avec un cheminement et une progression, sans aucune erreur ni péché, bien sûr, et qui trouvent leur achèvement dans les

souffrances de la Passion, afin de nous rendre possible ce qui est impossible à nos propres forces dans notre condition d'hommes pécheurs.

L'épreuve de la croix est, en effet, celle de la foi, de l'espérance et de l'amour : continuer à croire, contre toute évidence, que Dieu tournera en bien pour nous les situations les plus désespérées ; faire confiance à Dieu qui semble permettre de telles situations que nous avons du mal à comprendre et à accepter du fait, en particulier, qu'elles arrivent à nous et pas nécessairement aux autres ; espérer contre toute espérance ; continuer à croire que Dieu est amour face au scandale de la haine, de la méchanceté, du mal, de la souffrance, de la maladie et de la mort ; continuer à aimer ceux qui nous haïssent, nous font souffrir, nous persécutent et leur pardonner ; continuer à croire que Dieu existe malgré tout cela : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27, 46). Comme nous l'enseigne Jésus : « *Celui qui persévéra jusqu'au bout, celui-là sera sauvé* » (Mt 10, 22 // 24, 13), car, tant que l'on n'a pas connu de situations extrêmes, on ne sait pas ce dont on est capable. Il est toujours facile de croire en Dieu et en son amour quand on n'est pas éprouvé. Seule l'épreuve révèle la vérité de notre foi., de notre espérance et de notre amour.

Et c'est pour cela que le Christ nous sauve, non pas parce qu'il serait un modèle que nous devrions imiter, - car nous en serions encore réduits à nos propres forces - mais parce qu'il est une personne que nous devons devenir, en participant à ses états intérieurs d'obéissance absolue à la volonté du Père, dans la foi, l'espérance et la charité, car « *hors de lui, nous ne pouvons rien faire* » (Jn 15, 5). Et c'est pour cela que le Christ, ce grain de blé tombé en terre et qui meurt, porte beaucoup de fruit, parce qu'il nous attire à lui et nous fait devenir lui, par participation à ses états intérieurs. Le chrétien n'est pas celui qui imite extérieurement le Christ ; il est celui qui devient intérieurement le Christ.

Le chrétien, en effet, relève de cette nouvelle alliance dont nous parle la première lecture de ce jour, cette nouvelle alliance où « *la Loi est inscrite dans notre cœur, au plus profond de nous-mêmes* », en sorte que nous n'ayons plus à nous instruire réciproquement de l'extérieur, puisqu'en nous le Christ vient vivre ses états intérieurs. Comme nous l'enseigne l'évangéliste Jean : « *L'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne, puisque son onction vous instruit de tout* » (1 Jn 2, 27).

De cette sorte de transsubstantiation du chrétien, par laquelle, tout en restant lui-même, il devient le Christ, c'est la Liturgie de l'Église qui en est le maître d'œuvre. Par les sacrements, nous sommes greffés ontologiquement sur le Christ, comme le rameau sauvageon est greffé sur l'arbre bon afin de porter du fruit. Par la Liturgie de la Parole à la Messe et la prière des Heures, nous faisons couler en nous la sève de la Parole qui nous transforme progressivement au point de faire inhabiter le Christ dans nos cœurs, selon sa promesse : « *Si quelqu'un m'aime, ma parole il gardera et mon Père l'aimera et à lui nous irons et demeure chez lui nous ferons* » (Jn 14, 23) afin de nous faire communier à ses états intérieurs, selon cette autre promesse : « *Voici : je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je dînerai avec lui et lui avec moi* » (Ap 3, 20).

Pendant ce temps de Carême qui nous reste, demandons à l'Esprit-Saint de nous faire entrer dans l'intelligence de ce grand-œuvre alchimique opéré par Dieu, qui transforme le plomb que nous sommes en l'or qu'est le Christ, ce grain de blé qui doit être jeté dans nos cœurs, c'est-à-dire notre mémoire, afin d'y mourir pour nous faire vivre, comme un aliment qu'il nous faut assimiler pour nous en nourrir. Et que l'Esprit Saint nous aide à témoigner, dans ce monde déchristianisé, que la souffrance et la mort ne portent pas atteinte à la dignité de l'être humain puisqu'au contraire, en nous configurant au Christ crucifié, elles sont le chemin de notre résurrection en Dieu.